

MEMOIRES de Roger KIRMANN
Incorporé de Force
Dernier « Malgré-Nous » de Bischoffsheim
Rapatrié le 13 mai 1946, libéré le 13 juin 1946

Je suis né le 13 mai 1926 à Strasbourg et l'aîné d'une famille de cinq enfants. Mes parents sont originaires de Bischoffsheim et j'ai passé toute mon enfance dans ce village. A l'âge de 10 ans, j'ai continué mes études au Collège Freppel à Obernai.



Photo de famille, 1943

Le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. Le 10 mai 1940, l'Allemagne attaque les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France. Le 19 juin, les Allemands entrent à Strasbourg. Le 22 juin 1940, une Convention d'armistice est signée entre la France et l'Allemagne instituant la ligne de démarcation qui coupe la France en deux zones : occupée au nord et « libre » au sud, mais celle-ci sera également envahie par les Allemands. Le régime de Vichy (10 juillet 1940 - 20 août 1944) est un gouvernement provisoire de type dictatorial dont les pleins pouvoirs constitutifs sont donnés au Maréchal Philippe Pétain par l'Assemblée nationale. Pétain met en œuvre une politique de collaboration avec les nazis et instaure les lois antisémites.

A la suite de la défaite française, l'Allemagne nationale-socialiste annexe de fait l'Alsace et la Moselle, au mépris du droit international. Les populations annexées sont immédiatement soumises aux lois allemandes.

Le *Gauleiter* Robert Wagner, responsable de la circonscription territoriale (*Gau*) de Bade-Alsace, était un proche d'Adolphe Hitler et dès sa nomination en juin 1940, il s'est efforcé de nazifier la région ; les Français d'Alsace et de Moselle doivent se reconnaître Allemands et renier leur nationalité réelle.

Ainsi, le Collège Freppel est renommé la *Oberlin-Schule*. Les études ont été *politisées* et tout ce qui rappelle la France est banni, l'allemand est devenu la langue officielle. En un an, il a fallu reprendre trois années de latin et par la suite fut instaurée l'obligation d'adhérer à la "*Freiwillige Hitlerjugend*" (Jeunesse hitlérienne volontaire).

Avec la guerre et notamment avec l'invasion de la Russie pour agrandir le territoire germanique, le *III^e Reich* n'avait pas suffisamment de ressources humaines, ni de candidats volontaires pour s'enrôler dans l'armée allemande. Dans un premier temps et en attendant l'incorporation de force en 1942, les jeunes nés au cours des années 1925, 1926 et 1927 ont été inscrits d'office dans la "*Pflicht Hitlerjugend*" (Jeunesse hitlérienne obligatoire), étudiants et autres, pratiquants ou non. C'était d'ailleurs également une condition nécessaire pour suivre des études.

En juillet 1941, je quitte la *Oberlin-Schule* avec mon camarade de classe Émile Kappler et je rejoins l'entreprise de mon père Victor Kirmann comme apprenti ferblantier-installateur à Bischoffsheim. Nous avons notamment travaillé pour la société allemande Rafflenbeul, installée à Rosheim dès la fin des années 1930, et qui fabriquait des machines pour l'industrie de la cordonnerie. Durant la Seconde Guerre mondiale, elle fabriquait également des trains d'atterrissage pour avions et des pièces pour canons de défense antiaérienne.

Puis j'ai été élève à l'école professionnelle *Schwander-Schule* à Strasbourg. En parallèle, j'ai pris des cours par correspondance d'enseignement supérieur et des cours du soir sur la comptabilité dans l'artisanat.

En juin 1943, toute la classe 1926 a dû passer le conseil de révision. Tous les jeunes furent déclarés aptes au service militaire obligatoire des Alsaciens dans la *Wehrmacht* (KV, *Kriegsverwendung*).

A l'âge de 17 ans, je suis enrôlé de force dans la formation paramilitaire allemande et effectue mon RAD "*Reichsarbeitsdienst*" (service du travail du Reich) du 2 octobre 1943 au 2 janvier 1944 à *Wien-Hietzing*, Vienne en Autriche, arrondissement n°13 *Hietzing*, où avec des camarades nous avons dû creuser des positions de DCA (Défense Contre l'Aviation) "*Flakstellungen*", pour des canons de 88 mm : trous de 8 mètres de diamètre sur 2 mètres de profondeur, tout autour des 9 collines de Vienne, les bombardiers alliés arrivant bientôt à faire l'aller-retour à partir de l'Italie, au-dessus des Alpes.



RAD novembre 1943 à Wien-Hietzing, Roger Kirmann tout à gauche, avec 6 autres alsaciens

De retour en Alsace le 3 janvier 1944, je suis convoqué au bureau du recrutement le 8 janvier et déclaré "Apte pour les *Waffen SS*". Comme beaucoup de jeunes Alsaciens de la classe 1926, je suis ainsi enrôlé de force dans la "*Waffen SS*".

Un premier "*Stellungsbefehl*" (ordre d'affectation) pour Stahblack (Prusse orientale), n'a pas été suivi d'effet. Je suis finalement incorporé, avec un total de 1070 recrues, le 8 février 1944, après avoir été convoqué, avec toutes les autres recrues du "*Wehrbezirkskommando*" (circonscription de recrutement militaire) de Saverne et Strasbourg, en vue de mon départ à la Gare de marchandises de Strasbourg-Cronenbourg et pour être directement dirigé vers le sud-ouest de la France.

Sur le devant de la locomotive, deux drapeaux bleu-blanc-rouge étaient croisés. En cours de route, le train a fait un arrêt à Poitiers. Les wagons ont été saccagés : les couvercles des toilettes et autres objets ont volé par les fenêtres... du vandalisme plus que du patriotisme ! Nous avons apporté notre ravitaillement pour deux jours, tel qu'indiqué sur la feuille de route, le "*Stellungsbefehl*" (ordre d'affectation). Pendant le trajet, 35 jeunes de ce convoi se sont "volatilisés".

Nous sommes arrivés au camp de Souges près de Bordeaux, en Gironde, au nombre de 1035 jeunes alsaciens. J'y passe quelques jours avant de rejoindre Bommes par Sauternes ("Sauternes, le meilleur vin du monde !..."), une petite commune située dans une région de vignobles, un peu marécageuse, le long du Ciron, avec, parfois, la présence de brume.

Je me retrouve dans une unité au sein de laquelle 18 jeunes recrues sont toutes originaires de la région de Molsheim, Rosheim, vallée de la Bruche. Parmi eux : Emile

Kappler de Bischoffsheim, Basile Beller et René Sorgius de Rosheim, Jean-Pierre Bader, Emile Oehler et Seppel (Joseph) Ades de Krautergersheim, Antoine Oury de Niedernai, Eugène Heiligenstein de Bernardswiller, Georges Huber de Westhoffen, Justin Douvier et Marchal de Haslach, deux cousins Antoine et Henri Fluck de Natzwiller ... et bien d'autres.

Je suis, pour ma part, intégré dans la 9^{ème} compagnie qui fait partie du 3^{ème} bataillon (motorisé) du Régiment de grenadiers SS n°4 "Der Führer" (Régiment d'infanterie mécanisée) de la 2^{ème} division blindée SS "Das Reich".

Chaque unité avait son *Feldpostnummer* (adresse postale militaire), celui de ma compagnie était le 05452 B ; ma plaque d'identité portait le numéro 286. Toute correspondance devait se faire en allemand et, bien évidemment, avec une interdiction formelle d'indiquer sa position géographique.

Les soldats de la 9^{ème} compagnie sont répartis en 4 sections, logées dans les écoles (sauf les chauffeurs) ainsi que dans différents châteaux ou fermes. Faute d'uniformes et d'armes, nous sommes restés en civil pendant au moins une semaine. Le matin, chacun coupait un noisetier de la longueur d'un fusil pour apprendre le maniement d'armes.

L'effectif de la compagnie fut progressivement complété par l'arrivée d'Allemands, d'Autrichiens et surtout de Lituaniens. Dans ce lot, il y avait un caporal, ancien officier roumain de la Gestapo (S.D.) pour épier les conversations des Alsaciens.



Photo Roger Kirmann début mars 1944 à Bommès

Uniforme encore incomplet, au niveau du calot

A Bommès, en Gironde, j'ai eu des contacts avec Henri Fages, un capitaine de réserve, né en 1898, qui était du 2^{ème} bureau. Le "*Spiess*" (adjudant de la compagnie) et le "*Hauptscharführer*" (adjudant-chef) Thomas, avaient une chambre chez M. Fages qui hébergeait également la "*Schreibstube*" (le secrétariat) de la compagnie. J'étais logé à l'école et j'ai communiqué à Henri Fages l'organigramme, avec tous les noms, de la compagnie, du bataillon, du régiment et leur armement.

Un soir, lors d'un dîner chez M. Fages avec le "*Hauptscharführer*" (adjudant-chef) Thomas, ce dernier a révélé (ce qui, en ces temps, devait être un secret) les circonstances de la reddition, après un long siège, de la forteresse de Sébastopol par les Russes en 1942. Les Allemands avaient bombardé la ville avec des grenades à air comprimé "*Pressluftgranaten*", à mon avis interdites par la Convention de Genève. Selon l'adjudant-chef Thomas, les soldats russes de la garnison étaient restés figés sur place, morts avec juste un filet de sang qui coulait de leur bouche.

Au début, la 9^{ème} compagnie était composée de 70 Alsaciens sur les 140 recrues. La prestation de serment de l'ensemble du bataillon a eu lieu, en colonnes, dans le château à Sauternes, et ce, devant le chef de bataillon, le commandant Helmut Kämpfe.

Après la cérémonie, un officier a pris les Alsaciens à part pour leur dire : "*Elsässer, Ihr könnt abhauen, wir können Euch nicht halten. Eure Eltern hingegen, die halten wir fest, die werden nach Schlesien verschleppt. Sie werden in den Minen arbeiten und werden niemals mehr das Tageslicht erblicken*" ("Les Alsaciens, vous pouvez vous évader, nous ne pouvons pas vous retenir. Par contre, nous tenons votre famille, elle sera déportée en Silésie. Elle travaillera dans les mines et ne verra plus jamais la lumière du jour").

C'ÉTAIT LA L'INCORPORATION DE FORCE, le pire décret du *Gauleiter* !

Après un entretien avec le Maire, M. Pauli, sur le comportement des soldats dans leurs cantonnements, sur le chemin du retour de Haut-Bommès à Bas-Bommès, le "*Hauptsturmführer*" (capitaine) Kohs (qui avait remplacé Lange, resté trois semaines seulement) m'a demandé : "*Für uns ist es gefährlich, 70 Elsässer... Wie werden sich die Elsässer an der Front verhalten ? Kirmann, und Sie?*". ("C'est dangereux pour nous, 70 Alsaciens... Comment vont se comporter les Alsaciens au front ? Et vous, Kirmann?"). Et je répondis : "*Ich bin katholisch, ich werde keinen Meineid machen !*" ("Je suis catholique, je ne commettrai par de parjure"). Kohs m'a répondu : "*Na ! das genügt mir*". ("Eh bien, cela me suffit"), et il m'a tapé sur l'épaule. En effet, comme beaucoup d'Alsaciens, lors de la prestation de serment, j'ai murmuré : "*Ich schwöre Un(!)-Treue dem Führer, Volk und Vaterland*"... ajoutant "*Sie solle verrecke !*". ("Je jure in!-fidélité au Führer, au peuple et à la patrie...*Qu'ils crèvent !*").

Sur les 70 Alsaciens de la 9^{ème} compagnie, environ 30 à 35 (dont Basile Beller de Rosheim et Emile Kappler de Bischoffsheim) ont été versés dans la Division *SS Frundsberg*, alors en reconstitution. Après leur départ, ils ont été remplacés par des Litvaniens, également de la classe 1926 et enrôlés. Ils n'avaient que le choix entre Staline et Hitler. C'était la

première fois qu'Emile et moi fumes séparés. Il était soi-disant "*politisch unzuverlässig*" ("politiquement peu sûr").

Au cours de la période de Carême avant la fête pascale, un Alsacien a commis une imprudence qui s'est avérée une tragique erreur. Le dimanche, il est allé seul à la messe dominicale à Bommès et a été communier, par peur d'aller en enfer en cas de décès au front. Cet acte de foi et de conviction religieuse aura, pour lui, des conséquences dramatiques quelques semaines plus tard...

Dans la région de Sauternes, les relations avec la population étaient très bonnes... Ils étaient tous pétainistes ! (« Le Maréchal ! »). Il n'y avait pas de résistance visible.

Puis, je suis parti avec un sous-officier à Montauban, dans le Tarn-et-Garonne, pour préparer un nouveau cantonnement. En effet, Castelsarrasin ne convenait pas pour notre cantonnement, la caserne étant insalubre et pleine de punaises. Je n'y suis resté qu'une seule nuit, avec l'Etat Major.

Dans la caserne, à Montauban, alors que j'étais de garde avec Schambes (Jean-Pierre) Bader pour surveiller des prisonniers civils français, j'ai demandé quel était approximativement leur nombre. La réponse était "Environ 700". "Sont-ils comptés ?". "Non". "Se pourrait-il qu'ils ne soient que 500 ?". "Cela se pourrait" ("*Es könnte sein*"). C'est ainsi qu'environ 200 prisonniers ont pu "filer" sans que cela ait été remarqué.

J'aurais pu désertier tous les jours, mais il y avait la terrible menace de la loi de la *Sippenhaft*, la responsabilité collective de l'ensemble du "clan" familial... J'ai donc élaboré mon plan en conséquence : une fois arrivé au front, je vais désertier !

A Montauban, une demi-douzaine d'Alsaciens de la 9^{ème} compagnie a fait connaissance avec un chef de la Résistance qui leur a montré des photos de parachutages d'armes. Lors d'un de ces parachutages, leur compagnie a été alertée tôt le matin pour se rendre sur les lieux, sans rien trouver. Soudain, un fermier accourut tout heureux : "J'en ai trouvé un... j'en ai un !". Son plaisir fut de courte durée. En effet, le contenu cylindrique, entouré de pneus pour amortir le choc, était rempli, non d'armes, mais de billets de banque... On leur a dit qu'il y en avait pour un million. Le fermier n'a certainement jamais parlé de son trésor envolé. Le clou de cette affaire, c'est qu'au départ de la caserne, avant l'aube, l'armurier s'était trompé et nous avait donné, par erreur, de la munition à blanc.

D'une manière générale, les Alsaciens étaient unis et solidaires entre eux...et étaient reconnus comme tels. Certains d'entre eux ont donné à la Résistance des indications sur les patrouilles allemandes circulant entre Bordeaux et Toulouse, avec les horaires... Le Lundi de Pâques, six d'entre eux ont fini par être suspectés par leurs supérieurs et devaient être arrêtés à leur retour de sortie en ville. J'ai pu les prévenir et ils ont réussi à s'enfuir à huit avec le pistolet d'un officier d'ordonnance ainsi que leurs armes. Quelques-uns parmi eux se sont même retrouvés, par la suite, dans la brigade indépendante "Alsace-Lorraine" de Malraux (17 septembre 1944 - 15 mars 1945) composée de maquisards

alsaciens et lorrains et qui s'est notamment illustrée dans la Bataille des Vosges et d'Alsace.

Quatre Alsaciens, les *Kraftfahrer* (chauffeurs) de la 9^{ème} compagnie, ont déserté avec un camion, à Montauban, chez les partisans, à peu près à la même époque que les huit évadés déjà évoqués. J'ai même rencontré l'un des douze¹ dans les toilettes, portant des lunettes solaires et un grand béret basque. Il m'a dit avoir croisé l'*Untersturmführer* (sous-lieutenant) Rolf Wiesner qui ne l'a pas reconnu. Cet incident fut l'une des causes de mon arrestation, plus tard, en Normandie, à Le Mesnil-Opac. Un autre évadé a eu moins de chance, il a dû se cacher sous un pont avant de trouver un refuge.

La 9^{ème} compagnie a participé, à partir de Montauban, à une rafle à Figeac, dans le Lot (certainement le 12 mai 1944). Il y avait en effet, à Figeac, une usine de fabrication d'hélices pour avions, la société Ratier. La ville devait donc absolument rester sous contrôle allemand. Sur la place centrale, les *Waffen SS* ont donné les ordres (et seulement les ordres !) dans les différentes maisons : "Tous les hommes entre 16 et 60 ans doivent se retrouver sur la place du village !". La Gestapo française a ensuite fait la sélection : "A droite, à gauche ! ...". Je n'ai pas pu m'empêcher de dire à une femme qui était présente lors de ces événements : "Après la guerre, c'est à eux qu'il faudra vous adresser !". Du côté des militaires allemands présents, il n'y a eu, à ma connaissance, aucun coup de feu, ni aucune atrocité commise.

J'ai dû accompagner un agent de la Gestapo en civil à la Poste pour passer un appel téléphonique et ai remarqué qu'il avait un pistolet dans la poche gauche de son imperméable. A mon retour, j'ai acheté un couteau de poche suisse à la quincaillerie centrale. A sa demande, j'ai accompagné la patronne à son appartement situé au-dessus du magasin, elle m'a confié une dizaine de balles de 22 long-rifle, à faire disparaître dans le cas d'une éventuelle perquisition.

A Montauban, les membres de la Résistance avec lesquels nous étions en contact nous ont clairement fait comprendre : "Vous ne désertez pas, sauf cas extrême. Vous nous êtes plus utiles là où vous êtes !".

Fin mai 1944, le chef de notre compagnie, le *Hauptsturmführer* (capitaine) Kohs et plusieurs autres officiers de l'ancienne phalange franquiste de la guerre civile espagnole, dont notre *Hauptscharführer* (adjudant-chef) Thomas, seraient allés à la frontière espagnole. Dès le lendemain, à l'appel, Kohs ne disait plus *Heil Hitler*, mais *Heil Cabaleros*.

Le 5 juin 1944 au soir, j'étais au cinéma à Toulouse, en Haute-Garonne, seul, en uniforme... Des jeunes rodaient autour de moi. Je me méfiais et suis sorti. J'ai pris un vélo-taxi auquel j'ai fait des confidences, lui avouant, notamment que j'étais Alsacien. Ce dernier m'a annoncé : "Cette nuit, ça va barder !"

¹ Confirmation des 12 évadés par Raymond Meyer dans le livre "Entre deux Fronts", Les incorporés de force alsaciens dans la *Waffen SS*, volume 2 page 198 et par Joseph Koch volume 1 page 166

Le 6 juin, nos chefs nous apprennent la nouvelle : "*Die Amerikaner sind in der Normandie gelandet !*" ("Les Américains ont débarqué en Normandie").

Le 7 juin, je vais à Montricoux, dans le Tarn-et-Garonne, en avant-garde avec un *Unterscharführer* (sous-lieutenant) ayant pour mission de préparer le cantonnement. Mes chefs me donnent cette recommandation spéciale : "Retournez-vous, observez les volets : *Partisanengebiet !*" ("territoire de partisans !"). Au maire de la commune, je fais passer le message suivant : "On sait où l'on va... On nous a dit : zone de maquis !... Faites reculer les partisans à 5 km du village, les Allemands font des manœuvres jusqu'à 3km, pas plus". Le Maire m'a répondu : "Il n'y a pas de maquis chez nous !», je lui ai rétorqué : "Les Allemands sont au courant... Si vous voulez éviter des effusions de sang, qu'ils évitent le secteur ! Ils sont dans cette direction", en montrant la direction de ma main. L'officier allemand, intrigué par cet échange, m'a interpellé : "*Kirmann, was haben Sie gesagt ?*" ("Kirmann, qu'avez-vous dit ?"). De sang-froid, je lui ai répondu: "*Wenn wir in der Normandie sind, da schmeissen wir Sie raus!*" (Lorsque nous serons en Normandie, nous les foutrons dehors !). L'officier m'a répondu : "*Ja, ja !*" (Oui, oui !).

La *Kommandantur* (commandature) de Guéret, préfecture du département de la Creuse, a été prise par les FTP (Francs-Tireurs et Partisans) le 7 juin 1944 et les employés ont été capturés.

Dans la nuit du 8 au 9 juin, mon unité est arrivée à Saint-Léonard-de-Noblat, dans le département de la Haute-Vienne, en passant par Brive, Uzerche, Limoges. A midi, ce fut le départ pour une opération à Guéret. Henri Thomann se trouvait, comme chauffeur, dans le 1^{er} SPW (*Schützenpanzerwagen*, véhicule militaire blindé semi-chenillé, couramment utilisé dans l'armée allemande, en particulier dans les unités blindées de la Waffen SS) de la 9^{ème} compagnie, et moi dans le 3^{ème}. Les SPW circulaient en étant espacés de 50 mètres chacun. Par ailleurs, chaque section était armée de 8 mitrailleuses.



Bundesarchiv, Bild 1011-792-0138-21A
Foto: Habedank, Gerd | 1942

Schützenpanzerwagen (SPW), véhicule militaire blindé semi-chenillé

Au Nord de Saint-Léonard-de-Noblat, à l'est de Limoges, près de Bourgneuf, au lieu-dit Poteau de Combeauvert à Janaillat (Creuse), dans un virage, nous avons été surpris et attaqués par des maquisards². Le sergent-chef Bentschek, d'origine tchèque, commandant le 1er SPW, a été grièvement blessé à la tête par les FTP (Francs-Tireurs et Partisans). Il fut transporté à l'hôpital de Montluçon où il mourut à 22 heures et y fut enterré le lendemain.

Les maquisards, inconscients, n'avaient que des armes légères : un fusil mitrailleur F.M., une dizaine de mitraillettes STEN et quelques pistolets ! Ils ne faisaient pas le poids vis-à-vis des Allemands et leurs MG 42 ! Quelques maquisards ont été abattus lors de cet échange de feu qui n'a duré qu'une ou deux minutes. L'un d'entre eux, le commandant (en tout cas, il en portait les galons), avait levé les mains, mais tenait encore, dans l'une d'elles, un petit pistolet de sac de dame avec deux poignées en nacre. L'*Untersturmführer* (sous-lieutenant) Rolf Wiesner lui a tiré une balle dans le front. Il a pris le petit pistolet et a dit : "Je l'enverrai à ma femme à Vienne afin qu'elle puisse se défendre quand un Ivan viendra pour la violer".

Une Mat-Ford (Mathis Ford) des FTP a pris une grenade sous le capot et les occupants des deux camions de prisonniers des maquisards ont été libérés. Il n'y a que quelques anciens de Russie qui sont intervenus, les jeunes recrues étaient trop surprises et pas assez

² Dans le livre « Entre deux Fronts », vol. 2, Henri Thomann confirme, page 285, un accrochage avec un camion chargé de résistants et de prisonniers allemands de la Kommandantur de Guéret, mais il était dans la 9^{ème} compagnie, et non dans la 3^{ème} qui est celle d'Oradour.

rapides pour intervenir. Les 12 survivants sur les 18 Résistants présents se sont rendus. Ils ont été fusillés à l'endroit exact où se trouve l'actuel monument. Le *Rottenführer* (commandant de peloton) Hoffmann les a abattus avec sa mitraillette. L'*Untersturmführer* (sous-lieutenant) Bischoff leur a donné le coup de grâce par *Genickschuss* (une balle dans la nuque). Il y aurait eu, au total, 31 maquisards tués au combat ou abattus lors des différents affrontements qui ont eu lieu le même jour dans ce secteur. Dans le lot, il y avait un jeune Alsacien ou Luxembourgeois, réfractaire à l'incorporation de force, de notre âge avec lequel j'ai pu échanger quelques mots en dialecte. Les maquisards convoiaient leurs prisonniers de la *Kommandantur* de Guéret qui, par cette opération, furent libérés. Notre section continua sa route vers Guéret avec deux libérés, en uniforme kaki, assis sur le capot du SPW.

Vers 17 heures, la 9^{ème} compagnie est arrivée à Guéret. La ville avait déjà été reprise par une unité de la *Wehrmacht* venue de Montluçon, soutenue par un renfort d'aviation. Il est à noter que les *Funkgeräte* (appareils radio) ne marchaient plus, en raison du relief accentué de cette région du Massif Central. De Guéret, on a fait demi-tour pour revenir sur Saint-Léonard-de-Noblat. En route, nous nous sommes arrêtés dans un hameau abandonné où les cuisiniers tuèrent un cochon ! Ils ont également pris un cageot d'œufs (ainsi, le lendemain 10 juin, ils prépareront une omelette de 40 œufs... pour trois !). C'est moi qui servais, le cas échéant, d'interprète.

Puis, sur le chemin du retour, dans ce hameau, le Major Kämpfe dit à Kohs : "*Kohs, ich zieh mal vor !*" ("Kohs, je pars en avant !") C'était sa dernière phrase au sein de son bataillon. Il prit ainsi une bonne avance sur le reste de la colonne...qui a retrouvé, peu après, au lieu-dit "La Buissière", près de Sauviat-sur-Vige, sa voiture, une Delage, vide, avec le moteur qui tournait encore et deux chargeurs sur le siège, mais plus la mitraillette *Schmeisser*, ni le *Funkgerät* (appareil radio) qui avait une antenne de 2m50 de haut.

Parmi les partisans qui ont capturé Kämpfe, le sergent Jean Canou était le seul à avoir un permis de conduire. Ils ont donc dû laisser la Delage sur place. Par ailleurs, le commandant Kämpfe était le seul officier du régiment qui était passé par la *Panzerschule* (école de formation des blindés), il n'était donc pas un "pur politique" au sein de la *Waffen SS*...

Le docteur Ladislaus Müller, *Stabsarzt* (médecin-capitaine) du bataillon, se trouvait dans le 1er SPW qui est arrivé sur place. J'étais dans le 3ème ou 4ème SPW qui suivait. On était déjà un peu dans la pénombre, entre jour et nuit. Les soldats allemands ont entrepris immédiatement des recherches en ratissant les environs. Plus tard, après la guerre, un des maquisards du groupe à qui j'avais téléphoné m'a avoué : "On avait la trouille, vous n'étiez qu'à 150 mètres de nous !". Ils se trouvaient en effet dans un camion, dans un chemin latéral, de retour d'une mission où ils avaient fait sauter un pont à Brignac, à l'est de Limoges, et rentraient à leur camp à Cheissoux. J'ai poursuivi la route avec mon unité pour passer la nuit dans notre cantonnement au nord de Saint-Léonard-de-Noblat. Le Major (commandant) Otto Weidinger, l'historien bien connu de la division "*Das Reich*", a bien noté, dans ses rapports, la « libération » des employés de la *Kommandantur* sur la route de Bourganeuf, mais a volontairement ignoré la fusillade et l'exécution des maquisards résistants. Dont acte ! Otto Weidinger commandera, en juillet 1944, le

régiment "Der Führer". Il sera même, plus tard, vers la fin de la guerre, nommé *Obersturmbannführer* (lieutenant-colonel).

Le 10 juin 1944 au matin, l'ordre fut à nouveau donné de rechercher Kämpfe dans la région. Je suis parti avec mes camarades dans notre SPW. Au nord de Saint-Léonard-de-Noblat, notre groupe était composé de 3 SPW dont l'un était armé d'un canon de 75mm. Nous avons aperçu, au loin, une traction noire et deux tirs ont été effectués, l'un allant trop loin, l'autre trop près. Au 3ème coup, elle avait fait demi-tour, hors de vue, dans un virage.

Seuls avec leur SPW, dans la banlieue de Saint-Léonard-de-Noblat, les Allemands de mon unité avaient arrêté un jeune garçon de 12 ans vêtu d'un manteau mi-long et tenant une grosse miche de pain. Il sortait d'une boulangerie et voulait apporter le pain à sa grand-mère. Ils l'ont interrogé dans le SPW. Je l'ai consolé et lui ai dit qu'au retour j'allais le ramener à son domicile. Le garçon était confiant et très courageux.

Les Allemands ont également vu de loin deux cyclistes avec un sac de patates autour du torse. Repérés, ces derniers ont opéré un demi-tour pour prendre la fuite. Les Allemands les ont suivis. Hermann Poesch, le chef de section, la mienne, a tiré entre les deux pour leur faire peur. Ils les ont arrêtés. J'ai dit à Poesch : "*Hermann, die sind ja viel zu blöde um Partisanen zu sein !*" ("Hermann, ils sont trop simplets pour être des partisans"). Et j'ai poursuivi : "*Die wollen auf den Ferkelmarkt*" ("Ils veulent aller au marché aux porcelets), ce qui était pure invention de ma part. Poesch me répondit : "*Ja, ja...*" ("Oui, oui"), et ils les ont libérés en leur conseillant de rentrer au plus vite.

Le garçon de 12 ans était témoin de cette scène. Je l'ai ramené jusque devant sa porte et lui ai dit : "Fous le camp, ne te montre plus dehors !". Le jeune m'a sauté au cou : "Merci Monsieur, vous m'avez sauvé la vie !". Revenu sur les lieux après la guerre, je n'ai pas eu la possibilité de le revoir. J'avais le sentiment qu'on le lui avait interdit...

La 2ème section, la mienne, est rentrée de manière infructueuse, sans avoir fait de prisonniers, ni pris d'otages. La 4ème section, quant à elle, a ramené deux paysans qui ont été remis à la 2ème section, non plus comme des civils, mais en prétendant qu'ils étaient des partisans et avec l'ordre de les fusiller.

Vers midi, la fameuse « méga omelette » a été mangée, accompagnée d'une miche de pain, payée « correctement ». Puis, vers 15h30, en retournant au campement, à la sortie nord de Saint-Léonard-de-Noblat, la question fut posée : "Qui est volontaire pour les fusiller ?". Le *Sturmann* (caporal et chef de peloton) Fricke s'est porté volontaire pour le premier. Fricke était un caporal, ancien de Russie, tireur d'élite, plusieurs fois dégradé et assez mal vu, même de sa hiérarchie militaire. Puis la terrible question fut posée : "*Wer will den zweiten erschiessen ?*" ("Qui veut tuer le deuxième ? "). Le *Rottenführer* (caporal-chef) a répondu : "*Der grösste Franzose !*" ("Le plus grand Français !») ...en pensant à moi...qui ai fait signe à Hermann Poesch que non, l'index allant de droite à gauche et ça a marché.

L'un des deux paysans, prénommé Pierre, muni de son livret de famille, avait 8 enfants. J'ai préparé les deux otages à l'au-delà, en leur laissant un petit espoir. L'un des deux me demanda : "Est-ce que j'ai une chance de m'en sortir ?". Je lui ai répondu : "Comme moi,

vous avez 10% de chance de vous en sortir...Moi, je dois passer par le front... Tous les soirs, je fais mon acte de contrition, en me rappelant ce que j'ai fait durant la journée, si demain, je devais aller au ciel...". L'un des deux prisonniers a été réceptif à ce message "religieux", l'autre non. C'étaient deux "garçons de ferme" dont le seul tort avait été de se trouver sur le chemin d'une unité SS en train de faire une rafle de civils à défaut de capturer des maquisards. Ce fut finalement l'Alsacien A. F., celui qui avait imprudemment communié seul un dimanche à l'église à Bommès, qui fut désigné pour exécuter le deuxième prisonnier. Il était hésitant et désespéré par cette terrible mission. Un officier allemand pressa son pistolet sur la tempe de A.F. et lui intima l'ordre : "*Drück ab, oder ich leg dich um !*" (Appuie sur la gâchette ou je te descends !). Les chefs Allemands crièrent ensuite aux deux otages : "*Haut ab !*" ("Déguerpissez !"). Ils s'enfuirent, puis furent abattus à 20 mètres, selon la sinistre formule d'usage : "*auf der Flucht erschossen !*" ("tués lors d'une tentative de fuite"). Ensuite A.F. nous a rejoints en pleurant. Nous l'avons consolé et lui avons promis de ne jamais divulguer son identité, car le sort aurait pu tomber sur chacun d'entre nous. Cette exécution, près du lieu-dit La Bussière, route de Sauviat à Saint-Léonard-de-Noblat, n'était pas une exécution de face, mais un simulacre d'évasion organisé par les Allemands afin de pouvoir employer le terme "tués lors d'une tentative d'évasion". J'avais néanmoins pu sauver, par mon intervention, trois personnes, dans la périphérie de Saint-Léonard-de-Noblat, qui, elles aussi, étaient prédestinées à subir le même sort, toujours en représailles de la capture du major Kämpfe.

Des pourparlers avaient bien eu lieu pour la libération du *Sturmbannführer* (Major) Helmut Kämpfe en échange de la libération de 30 maquisards et 40.000 francs de rançon. Mais les maquisards ne connaissaient probablement pas l'importance et la valeur de Kämpfe, une figure emblématique de son régiment et même de la *Waffen SS*. Ils ne pouvaient plus rendre le major, puisqu'ils l'avaient déjà exécuté à Cheissoux.



Le *Sturmbannführer* Helmut Kämpfe (1909-1944) commandait le 3e bataillon (dont faisait partie la 9e compagnie, celle de Roger Kirmann) du régiment "*Der Führer*" et était un ami intime du *Sturmbannführer* Adolf Dieckmann (qui commandait le 1er bataillon de ce même régiment), responsable de la tragédie d'Oradour.

Officier extrêmement populaire, Kämpfe était le héros le plus décoré de la Waffen SS.

Le 11 juin 1944, mon unité a pris la direction de la Normandie, par Tours, Poitiers... en circulant la nuit. Arrivés dans une forêt près de Fougères, un Alsacien de la compagnie m'a confié son intention de s'évader et m'a demandé si j'allais l'accompagner, mais je lui ai recommandé la prudence, en lui disant : "Pas maintenant !", mais sans succès. Ainsi, à l'appel du soir, j'ai répondu à sa place : "*Hier* !" ("Présent !"), ce qui a permis à mon camarade de gagner quelques heures dans sa fuite. Ce fut le 13^{ème} ou 14^{ème} Alsacien évadé de ma compagnie sur une trentaine d'Alsaciens.

Le 13 juin, nous sommes arrivés en Normandie, à Le Mesnil-Opac, dans le département de la Manche, à 10 km du front de Saint-Lô où les Allemands faisaient des manœuvres, uniquement nocturnes. André Kummerle, de Schaeffersheim, chauffeur de SPW, a mis du sable dans le carter du véhicule, ce qui a coulé la bielle et retardé l'ensemble de la compagnie, car ils ont mis toute la journée pour le réparer. Trois jours plus tard, le SPW du chef des chauffeurs a connu le même problème. Après analyse de la panne et la découverte du sable dans le carter, le constat est vite fait : "*Sabotage* !". Mais André avait également mis du sable dans le fût d'approvisionnement d'huile moteur. Ainsi il a été conclu que le sabotage venait des ouvriers étrangers travaillant en Allemagne... "*Heimatsabotage*" !

Lors d'une course dans une ferme voisine pour acheter une motte de beurre, j'ai dû accompagner un sous-officier allemand. Ce dernier a eu une relation sexuelle avec une fille soi-disant réfugiée dans cette ferme. Quelques jours plus tard, il est passé à l'infirmerie pour "maladie sexuellement transmissible". Il ne fut pas le seul. Dans une autre compagnie, toute une section y est passée et nous avons reçu un ordre du jour déclarant que cette maladie contagieuse sera considérée comme une "mutilation volontaire" et relèvera ainsi de la cour martiale.

Début juillet, les Allemands ayant eu vent de mes activités, surtout à Montauban, j'ai été suspecté d'entente avec l'ennemi ainsi que d'aide à la désertion. Entre Alsaciens, nous nous sommes confiés : "*Wenn d'r Wiesner wüsste, dass er de Deserteur gekritz het in Montauban, gat er sich drei Mohl im Grab herum draye !*" ("Si Wiesner savait qu'il a croisé un des déserteurs à Montauban, il se retournerait trois fois dans sa tombe"). J'ai été convoqué devant deux agents de la Gestapo et interrogé. Je répondis simplement : "*Ich habe gehört wie jemand gesagt hat...*" ("j'ai entendu que quelqu'un disait..."), en maintenant toujours ma position : "*Ich habe sagen hören...*" ("j'ai entendu dire...") et ce, pendant toute une heure. On m'a ensuite fait passer un jour et une nuit dans une porcherie. Puis, on m'a laissé le choix : soit le *Kriegsgericht* (tribunal militaire) à Berlin, soit *Frontbewehrung* (montée en première ligne). Ma réponse fut : "*Frontbewehrung !*".

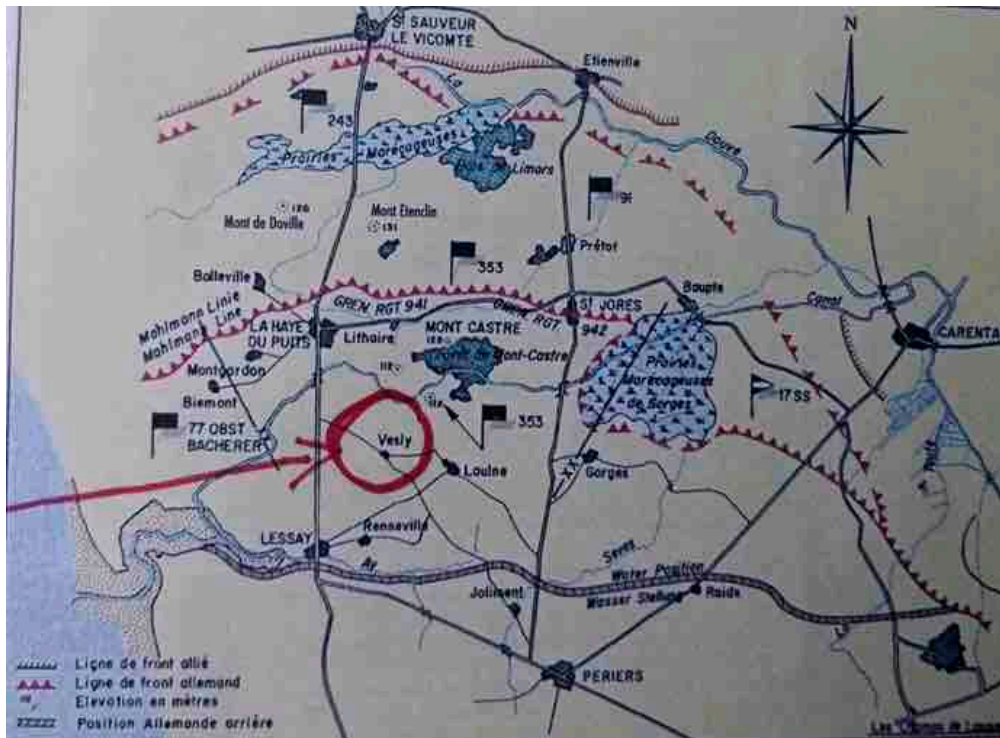
On me donna l'ordre d'accompagner en traction le *Spiess* (l'adjudant-chef de la compagnie) Thomas à Vire, dans le Calvados. Huit avions *Jagdbomber* (chasseur-bombardier) appelés communément "Jabos" tournaient au-dessus de la région durant toute la journée. Ils laissaient entrer tout le monde à Vire, mais pas en sortir ! Les Allemands y ont cherché une bonbonne de calvados à la distillerie, puis, à la sortie de Vire, nous avons été attaqués par un Jabo ! Cet avion est un redoutable chasseur-bombardier multi rôle, capable d'attaquer des cibles terrestres à l'aide de son armement air-sol, en plus de sa capacité au combat aérien, proche de celle d'un avion de chasse. Il a été largement utilisé par les Américains en Normandie contre les troupes allemandes, en particulier les véhicules blindés, notamment le *Republic P-47 Thunderbolt*. Pour moi, ce fut le baptême du feu ! Nous avons sauté de la voiture, qui a brûlé, et rejoint tous les autres chauffeurs à pied.



Chasseur-bombardier, *Republic P-47D Thunderbolt*

A Tessy-sur-Vire, dans la Manche, j'ai demandé un torchon d'essuyage à une épicière. Elle m'a répondu par un "non". Et j'ai ajouté "Cela ne fait rien, il peut être usagé". Elle me remit ainsi un chiffon. Puis, demandant à l'épicière : "Combien vous dois-je ?", elle m'a répondu "Rien... que Dieu vous protège !", comprenant le véritable usage que je voulais faire de ce chiffon...

Le 5 juillet 1944, alors qu'il faisait nuit, je suis parti au front avec ma compagnie qui a pris, par erreur, la direction de Saint-Lô. Je n'ai rien dit, les Allemands ont même failli aller directement sur l'ennemi. Ils sont toutefois revenus en arrière, puis ont pris, à pied, la direction de Périers, Lessay, Vesly, vers le front. Nous sommes arrivés à 5 heures du matin. Il n'y avait plus d'Allemands sur place, sauf un "Vlassov" (un Russe, engagé volontaire chez les Allemands) qui était dans un trou et qui leur a crié : "*Kamarad, nicht schiessen!*" ("Camarade, ne tirez pas").



Lignes de défenses devant La-Haye-du-Puits, début juillet 1944.

A 5h10, l'offensive allemande fut déclenchée. Ils ont avancé de 200 mètres dans les lignes américaines, sans grande résistance, car la relève devait s'effectuer au même moment ! Une section a capturé deux soldats Américains... qui dormaient. Puis, ils sont arrivés à une ferme. Les Américains, tout en restant en recul, ont fait un tir de barrage terrible. J'en ai profité pour rester dans la ferme, pendant que les autres se retiraient. Mais j'ai entendu Poesch, le chef de section, crier : "*Wo ist der Melder Kirmann ?*" ("Où est l'agent de liaison Kirmann ?"). J'avais en effet la fonction de *Melder* (agent de liaison) et étais amené à me déplacer souvent de l'avant à l'arrière du front. Suite à cet appel, j'ai donc dû rejoindre la section, ce que je fis indirectement, par un détour, en prétendant avoir été affecté à une autre section.

Le 7 juillet 1944, fut la journée la plus dure. La relève avait eu lieu le matin. Les Allemands ont eu les plus lourdes pertes au cours de ce 7 juillet ; sur 108 soldats, il n'en restait plus que 8 valides à 16 heures de l'après-midi. Eugène Heiligenstein, de Bernardswiller, m'a rejoint dans un trou. Un peu plus tard, Eugène a été blessé, ainsi que moi-même, lui plus légèrement.

J'ai appris plus tard que, durant cette même journée du 7 juillet 1944, mon camarade René Sorgius, de Rosheim, et quelques autres Alsaciens de la 11^{ème} compagnie de notre bataillon, avaient été tués par les Américains au cours de leur tentative de reddition, dans ce même secteur, à Angoville-sur-Ay, près de La Haye-du-Puits.

Le 9 juillet était calme. Vers 18h30, j'ai vu des Américains dans les champs. J'étais seul et me trouvais dans le "*no man's land*", au lieu-dit Vesly près de La-Haye-du-Puits dans le département de la Manche. Je les ai entendu parler anglais. Je me suis adressé à l'un d'eux, qui était isolé, en lui lançant ces mots : "*Hello, don't shut, I am not a German, I am*

a Frenchman ! ("Hello, ne tirez pas, je ne suis pas Allemand, je suis Français !"). J'ai poursuivi mon appel par : "*Me to you or you to me ?*" ("Je viens vers vous ou vous vers moi ?") L'Américain m'a répondu : "*You to me !*" ("Vous vers moi !"). Il m'a ramené, j'étais désormais prisonnier, à l'arrière du front.

J'étais, à cette date, le 15^{ème} Alsacien évadé de ma compagnie. Un autre désertera près de Falaise, puis encore trois autres, le 27 juillet, près de Coutances. Ainsi, au total, ce sont au moins 19 Alsaciens de la 9^{ème} compagnie, soit plus de la moitié d'entre eux, qui se sont progressivement évadés !

Juste après être entré en captivité, j'ai rencontré un autre Alsacien... qui tremblait encore de tout son corps. Ce dernier, en effet, avait tenté de s'évader. Un Allemand le surveillait et a voulu lui tirer dessus, mais son arme s'est enrayée. L'Alsacien s'est alors tapi dans un trou... où, finalement, un soldat américain l'a rejoint et lui a retiré le casque. C'est ce dernier qui a tiré sur l'Allemand et lui a ainsi sauvé la vie ! Les Américains ont trouvé du cidre. Ils pensaient qu'il pouvait être empoisonné. Nous, les deux Alsaciens, en avons bu. Les Américains nous ont laissé faire et, après un long moment, voyant que le cidre n'était pas nocif, ils en ont bu... beaucoup !

J'ai passé la nuit du 9 au 10 juillet à l'arrière des Américains, puis celle du 10 au 11 juillet 1944 au bord de la mer. J'ai été pris en charge dans un hôpital de campagne *Fieldhospital*, c'était un camp provisoire entouré de barbelés. J'ai gardé par cœur mon numéro de prisonnier de guerre, attribué en Normandie à l'âge de 18 ans : 31 G 203178.

Ensuite j'ai pris le bateau pour Southampton, au sud de l'Angleterre, où je suis arrivé le 14 juillet 1944. Durant la traversée, les prisonniers ont chanté. "*Denn wir fahren, denn wir fahren gegen Enge... Engeland !*" ("Nous allons, nous allons en Angle...Angleterre").

J'ai passé 4 à 5 jours au 184. *General Hospital, APO 514* de Southampton pour une perforation de la cuisse gauche et éraflures et phlegmon à la main gauche par des éclats d'obus. On entendait passer au-dessus de nous les fameux avions V1, premiers missiles de croisière de l'histoire de l'aéronautique, utilisés par l'Allemagne nazie du 13 juin 1944 au 29 mars 1945 contre le Royaume-Uni, puis également contre la Belgique pendant l'hiver 1944-1945.



Southampton General Hospital

Puis j'ai pris le train, direction nord, vers Mansfield et reçu des soins dans un *Feldlazarett* (hôpital de campagne), constitué de tentes. J'y ai rencontré l'Alsacien Aimé Gabriel (futur notaire à Epfig) qui avait une blessure à la fesse.

C'est en Angleterre que j'ai appris l'existence du massacre d'Oradour-sur-Glane. En effet, les Anglais, connaissant mon unité d'affectation (la 2^{ème} division blindée SS "*Das Reich*", régiment "*Der Führer*"), ne cessaient de m'interroger pour me demander, avec insistance, si j'avais fait partie de la 3^{ème} compagnie... Souhaitant connaître les raisons de ce questionnement incessant, j'ai fini par avoir la réponse : c'est la 3^{ème} compagnie qui était présente à Oradour...

Ensuite, j'ai effectué le trajet de Mansfield à Liverpool, ville portuaire située au nord-ouest de l'Angleterre.

Puis j'ai pris la direction des Etats-Unis sur le bateau "George Washington" (un paquebot de 80.000 tonnes, l'ex "*Deutschland*", transportant, à lui seul, 8.000 personnes), avec un convoi de 48 navires. La traversée a duré 11 jours et la nourriture manquait cruellement, car la ration quotidienne se limitait à une boîte de sardines et une tranche de pain.

Arrivé à New-York, je fus interné au camp de prisonniers de guerre O'Halloran. Le 20 août 1944, j'ai été hospitalisé au *General Hospital Staten Island, New-York*, pour la blessure reçue le 7 juillet 1944. C'était le plus grand hôpital militaire des Etats-Unis qui pouvait traiter plus de 2500 soldats par jour.



Location of General, Convalescent, and Regional Hospitals in the Zone of Interior during WW2. The Roman figures designate the 9 Service Commands.

Localisation des hôpitaux généraux, de convalescence et régionaux durant la Seconde Guerre Mondiale. Les chiffres romains indiquent les 9 secteurs de commandos

Le 5 septembre, je fus transféré au *Glennan Hospital Okmulgee, Oklahoma.*



Hospital

Ward Car (part of a Hospital Train) on standby for debarking patients
 Wagon de train sanitaire en attente du débarquement de patients



Glennan General Hospital, Okmulgee, Oklahoma, USA

A ma sortie de l'hôpital, le 14 septembre 1944, je fus dirigé vers le camp de prisonniers de guerre *Camp McAlester*, Oklahoma, pour un *Arbeitskommando* (commando de travail) : récolte de coton, *peanuts* (cacahuètes), canne à sucre. Le travail y était harassant, il fallait quotidiennement réunir la quantité demandée, quitte à lester occasionnellement en fin de journée, et surtout très discrètement, les sacs de coton.

Je gagnais 80 cents par jour, placés dans un fonds en fiducie, somme versée au moment de mon départ, au total 120 US Dollars 88 cents ! Cette rémunération pouvait être versée, soit directement durant la détention dans le camp de prisonniers de guerre, soit dans le fonds en fiducie, ou encore une partie payée directement et une autre partie placée dans le fonds en fiducie.

La plupart des prisonniers de guerre de ce camp étaient des anciens du *Deutsches Afrikakorps*. Formé par Hitler le 19 février 1941 après la décision d'envoyer un corps expéditionnaire en Lybie italienne pour soutenir les troupes de Mussolini, l'*Afrikakorps* était le quartier général commandant les divisions allemandes de panzers en Afrique du Nord. Il est intervenu dans les déserts de Lybie et d'Egypte occidentale, puis en Tunisie. Ces prisonniers étaient toujours convaincus que l'Allemagne pouvait encore gagner la guerre, car jusqu'à leur captivité, ils avaient remporté toutes les batailles, "sauf la dernière".

Les prisonniers étaient logés dans des camps de base constitués d'un ou plusieurs complexes. Chaque enceinte contenait environ 1.000 prisonniers, répartis en compagnies d'environ 250 hommes chacune. Un complexe se composait de casernes, réfectoires, latrines et salles de lavage, ainsi que des bâtiments auxiliaires. Chaque enceinte était entourée d'une ou plusieurs clôtures et dominée par des gardes dans des tours.

Le personnel américain qui gardait les enceintes vivait dans des quartiers similaires, mais à l'extérieur des clôtures. L'autorité à l'intérieur des camps était régie par la hiérarchie allemande et tous les prisonniers de guerre soumis à leur propre encadrement militaire. L'embrigadement était comme à la caserne et comprenait même une honteuse marche de parade le samedi après-midi, en présence du commandant de camp américain. Devant l'estrade, en colonne par quatre, il fallait notamment chanter : "*Die Juden ziehen dahin, die Juden ziehen daher, sie ziehen durch's Rote Meer und dann nicht mehr*" ("Les Juifs vont par-ci, ils vont par-là, ils traversent la Mer Rouge et puis tout s'arrête"), sachant que le commandant américain était d'origine juive...

Ce fut ensuite le *Camp White*, Oregon, dans le désert d'Agate, surnommé « l'Alcatraz » en raison de ses conditions de vie difficiles, situé au sud de Portland et à six miles au nord de Medford, pour travailler dans un dépôt de marchandises. Ce camp comptait plus de 1300 bâtiments. Il a été construit à partir de janvier 1942, nuit et jour durant une période de six mois, afin d'y installer un camp d'entraînement militaire entre les montagnes boisées et la plaine aride et traversé par la *Rogue River*.



Camp White, Désert d'Agate, Oregon, USA

Il fallait se méfier des prisonniers allemands qui voulaient "nous faire la peau". 17 Alsaciens étaient regroupés dans un dortoir, parmi d'autres nationalités et la nuit nous avons établi des tours de garde afin de ne pas nous faire tuer durant notre sommeil. Un sous-officier qui faisait partie d'un groupe d'anciens de la Division "*Das Reich*" tournait autour de moi et de mon camarade de Mulhouse, nous qualifiant des mots suivants : "*Die Elsässer, die Überlaufer !*" ("les Alsaciens, les déserteurs !"). Je lui ai rétorqué : "*Wenn Ich unverwundet in Gefangenschaft geraten wäre, wurde ich mich schämen*" ("Si j'étais arrivé en captivité sans blessure, j'aurais honte"). Ce dernier nous ficha alors la paix. Cependant, les bruits couraient, depuis plusieurs jours, qu'un commando primitif nazi aurait fait passer deux « traîtres » par la chaudière après une bastonnade. Le sous-officier, celui qui n'était effectivement pas blessé, cherchait à repérer leur dortoir et la

situation n'était pas brillante. Avec quelques Silésiens qui eux aussi étaient concernés, nous avons monté la garde durant plusieurs nuits jusqu'à ce que la situation se soit calmée.



Printemps 1945, Camp White, Oregon, USA

P.W. *Prisoner of War*

De gauche à droite, Roger Kirmann, Ben Abes El Habib, d'Oran,
Willy Krupa, de Hambourg

Ben Abes El Habib s'était engagé volontairement dans la D.A.L. ("*Deutsches Araber Legion*") et ce, pour une couverture et les repas...

Willy Krupa était second dans la marine marchande, sur un bateau pirate « marchand », mais équipé de deux tubes lance-torpilles. Il avait effectué huit trajets Bordeaux-Yokohama, ville du Japon située au sud de Kawasaki, dans la baie de Tokyo. Il était décoré du "*Blockadebrecherabzeichen*", un insigne de la marine de guerre allemande qui était remis, à la demande d'Adolphe Hitler, dès le 1^{er} avril 1941, aux marins qui se trouvaient à l'étranger au début de la Seconde Guerre mondiale et qui, malgré le blocus des Alliés, sont retournés dans leur patrie.



Blockadebrecherabzeichen
Insigne de la marine de guerre allemande

Alors que j'étais dans le *Camp White*, j'ai appris que la guerre était terminée. J'ai bien essayé de me faire reconnaître comme Français, mais les Américains n'ont pas fait le tri...



Roger Kirmann, printemps 1945, Camp White, Oregon, USA

Après la fin de la guerre, le camp *White* a été démantelé, la plupart des bâtiments ont été récupérés pour leurs matériaux et certains bâtiments ont été transférés tels quels à l'Université de l'Oregon. Seul l'hôpital du camp a subsisté, il a été attribué à l'Administration des anciens combattants et est toujours un hôpital en activité à ce jour. Le noyau du bâtiment de camp *White* a fourni l'infrastructure d'un parc industriel, renommé *White City* en 1960.

Après la capitulation allemande, je fus enfin envoyé au *Camp Butner*, en Caroline du Nord, à 15 miles au nord de Durham, où se retrouvaient toutes les nationalités, parmi lesquelles un groupe d'Alsaciens. Un commando français y est passé pour faire le tri. Un de ses membres fit la remarque : "On nous a dérangé pour quelques sales Boches !", ceci du fait que, parmi les premiers alsaciens interviewés, ils sont tombés sur deux engagés volontaires dans l'armée allemande.

J'y ai travaillé au Mess des Officiers, les Américains ne nous ayant toujours pas libérés... Servant au Mess, il m'arrivait de recevoir une petite pièce en guise de pourboire. Je les cachais dans les tubes métalliques des pieds de mon lit qui étaient creux. Malheureusement le départ du camp *Butner* s'est fait de manière précipitée et toutes les pièces sont restées sur place.

A la fin de la guerre, les prisonniers sont renvoyés en Allemagne, non sans avoir été éduqués à l'histoire des Etats-Unis.

Mon nom figurait plusieurs fois sur une liste de rapatriement. Avant chaque embarquement, à l'appel : "*Folgende Leute bleiben hier*" ("Les personnes suivantes resteront ici"). Toujours les 21 mêmes. Était-ce parce que nous étions incorporés dans les "*Waffen SS*" ou parce que la France a eu un gouvernement autoritaire de type traditionaliste, xénophobe et antisémite ? En Amérique il ne fallait pas chercher à comprendre.

Après le *camp Butner*, les 21 personnes rayées de la liste de rapatriement ont été transférées au *Camp Forrest*, Tennessee, à l'est de la ville de Tullahoma. Là, une bévée s'est produite. On voulait nous faire entrer dans le camp "super nazi" où se trouvaient, notamment, le général Herrmann-Bernhard Ramcke (1889-1968), commandant de la 2^e *Fallschirmjäger-Division* (2^e Division Parachutiste) et commandant de la place de Brest en 1944, ainsi que le général Karl-Wilhelm von Schlieben (1894-1964), commandant de Cherbourg en 1944... et nous avec la Croix de Lorraine sur le calot et bleu-blanc-rouge au revers de la veste ! Le général Herrmann-Bernhard Ramcke, qui avait reçu la Croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne, glaives et brillants, une des plus hautes distinctions militaires allemandes, a été fait prisonnier par les Américains le 21 septembre 1944 et a notamment séjourné au camp *Clinton*, Mississippi, aux Etats-Unis. Quant au général Karl-Wilhelm von Schlieben, il a été fait prisonnier le 26 juin 1944 par les Américains et a d'abord séjourné en captivité à *Island Farm* au pays de Galles en Angleterre puis dans plusieurs autres camps de prisonniers de guerre jusqu'en octobre 1947.

Arrivés au sas, nous avons refusé d'entrer et à force de palabres et coups de fil, les agents ont constaté leur erreur et nous ont mis dans un campement à part, pour quelques mois.

Le *Camp Forrest* était l'un des plus grands camps d'entraînement de l'armée américaine durant la Seconde Guerre mondiale ; il couvrait 34.000 hectares. A partir du 12 mai 1942, il a accueilli des prisonniers de guerre, ce fut le premier camp d'internement de civils aux Etats-Unis. Plus de 22.000 Allemands, Italiens et Japonais y furent détenus. Les prisonniers de guerre du camp *Forrest* étaient affectés à des travaux à l'hôpital, en cuisine, à la boulangerie ou dans les fermes de la communauté locale.

Le 31 décembre 1945, j'ai été hospitalisé au *Station-Hospital du Camp Forrest* pour une bronchite catarrhale aigue et une naso-pharyngite jusqu'au 7 janvier 1946.

Les derniers prisonniers de guerre ont quitté le *camp Forrest* le 13 mai 1946, moi y compris.

Par la suite, en 1946 le *Camp Forrest* a été déclaré superflu, vendu aux enchères et démoli.

Au total, environ 150 camps de prisonniers de guerre ont été recensés aux Etats-Unis durant la Seconde Guerre mondiale et environ 350.400 Allemands y ont séjourné.



Entrée du Camp Forrest, Tullahoma, Tennessee, USA



Camp Forrest Guard Tower, 1942. US Air Force
Tour de garde du Camp Forrest



Aerial view of the barracks at Camp Forrest
Vue aérienne des bâtiments du Camp Forrest

En fin de compte, treize mois après l'armistice, le 13 mai 1946, le jour de mes 20 ans, nous avons quand même eu la chance d'être rapatriés après tous les Allemands et autres nationalités. Des prisonniers de guerre (*Prisoniers of War*) de Haute-Silésie occupée par les Russes ont eu le même sort que nous. Arrivés à New-York, nous sommes restés bloqués 5 jours au port en raison d'une grève des marins.

J'ai fini par embarquer sur un *Liberty Ship*, le "*Al Hambra*". Parti de New-York, je suis arrivé au port du Havre, puis détenu dans un camp à Bolbec, en Seine-Maritime, en plein champs, sur le plateau de Roncherolles, sans doute vers la fin mai 1946. Ce camp de prisonniers allemands était encadré par les Américains durant plus d'un an à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Au niveau de l'autorité intérieure, nous étions gardés par...des Allemands dont certains trafiquaient au marché noir un camion-citerne d'essence par jour.



Camp de Bolbec, Seine-Maritime

Ensuite, je suis parti en train vers Babenhausen (Allemagne), une localité située au sud-est de Francfort-sur-le-Main, avec notamment Pierre Koenig, de Law, puis en camion pour Strasbourg-Wacken, pour arriver le même jour à Bischoffsheim... où les cerisiers croulaient sous leurs fruits ! Rentré chez moi, j'ai mangé une soupe avec... un seul œuf (pas deux !). Le lendemain j'ai mangé tellement de cerises que j'en ai été malade !

Je fus le dernier Malgré-Nous de Bischoffsheim, libéré de captivité le 13 juin 1946.

Une nouvelle étape de ma vie commençait, désormais, pour moi !

Parcours de Roger KIRMANN

Incorporé de Force (1943-1946)
 Dernier « Malgré-Nous » de Bischoffsheim
 Rapatrié le 13 mai 1946, libéré le 13 juin 1946

	Page
02/10/1943 - 02/01/1944 Service du travail du Reich, <i>Reichsarbeitsdienst</i> , à Vienne, Autriche, enrôlement de force	2
08/02/1944 Enrôlement de force dans la <i>Waffen SS</i> Bischoffsheim, Strasbourg	3
02/1944 Camp de Souges, à l'ouest de Bordeaux <i>Panzergranadier-Regiment 4, Division « Das Reich »</i>	3
02/1944 Bommes, région de Sauternes, Gironde	5
04/1944 Montauban, Tarn-et-Garonne	6
Figeac, Lot	7
Toulouse, Haute-Garonne	7
07/06/1944 Montricoux, Tarn-et-Garonne	8
09/06/1944 Saint-Léonard-de-Noblat, Haute-Vienne	8
Guéret, Creuse	9
11/06/1944 Départ pour la Normandie	12
13/06/1944 Le Mesnil-Opac, Manche, à 10km du front	12
Vire, Calvados	13
09/07/1944 Désertion en Normandie à Vesly, Manche	15
Prisonnier de guerre	
14/07/1944 Southampton, Angleterre	15
Mansfield	16
Liverpool	
08/1944 New York, Etats-Unis	16
Camp O'Hallaran, New York	
20/08/1944 General Hospital Staten Island, New-York	20
05/09/1944 Glennan Hospital, Okmulgee, Oklahoma	20
14/09/1944 Camp Mc Alester, Oklahoma	22
Camp White, Oregon	23
Camp Butner, Caroline du Nord	27
Camp Forrest, Tennessee	27
31/12/1945 - 7/1/1946 Station-Hospital, camp Forrest	28
13/05/1946 Dernier rapatrié du camp Forrest	28
05/1946 New York	30
1946 Le Havre, retour en France	30
Camp de Bolbec, Seine-Maritime	
13/06/1946 Babenhausen, Allemagne	31
Strasbourg-Wacken, remis aux autorités françaises et retour à Bischoffsheim	31

Annexes :

1. Carte des Etats-Unis avec les camps de captivité en tant que prisonnier de guerre
2. Renseignements d'archives « Wast »
Gouvernement militaire français de Berlin
3. Certificat de libération
4. Fiche de démobilisation



Carte géographique des Etats-Unis avec les 5 camps de captivité de Roger Kirmann

GOUVERNEMENT MILITAIRE FRANÇAIS
DE BERLIN

S.P. 69.031/WAST, le 29 août 1980

SERVICES D'EXPLOITATION
DES ARCHIVES WAST

G.M./WAST/N° 127.659/AL/B8

RENSEIGNEMENTS D'ARCHIVES « WAST »

NOM et Prénoms : K I R M A N N Roger

Date et lieu de naissance : 13 mai 1926 à STRASBOURG (Bas-Rhin)

Dernier grade connu : SS-Grenadier

Plaque d'identité N° : - 286 - 9./SS-"D.F."

Dernière adresse connue : BISCHOFFSHEIM (Bas-Rhin), Kastel

Affectations successives connues :

	Incorporé dans les "Waffen-SS" et affecté à la 9.Kp./SS-Panz.Gren.Regt.4 "Der Führer"/2.SS-Panz.Division "Das Reich" (date non indiquée),
7-7-1944	appartenant à l'unité précitée, blessé en Normandie/France par éclats d'obus à la cuisse gauche,
9-7-1944	fait prisonnier en France par les forces américaines; no d.pris.d.guerre: 31 G - 203178,
15-7-1944	hospitalisé au 184.General Hospital,APO 514; diagnostic: perforation de la cuisse gauche par éclats d'obus, éraflure et phlegmon à la main gauche,
sans date	transféré aux Etats-Unis et interné au camp de pris.d.guerre d'Halloran,
20-8-1944	hospitalisé au General Hospital Staten Island, New-York par la blessure reçue le 7-7-1944,
5-9-1944	transféré au Glennen Gen.Hospital Okmulgee/Okla.,
14-9-1944	sorti de l'hôpital et dirigé sur le camp de pris.d.guerre "Mc. Alester"/Okla.,
31-12-1945	hospitalisé au Station-Hospital,Camp Forrest/Tenn. diagnostic: bronchite catarrhale aiguë, naso-pharyngite,
7-1-1946	traitement terminé,

... / ...

13-6-1946

remis aux autorités françaises.

Observations:

Aucun autre renseignement n'a pu être recueilli.

Le Conservateur et Chef des Services W.A.S.



P. GRANGÉ

M. 1 (D. 1) WE - 12

26758

646

CONTROL FORM D.2.
Kontrollblatt D.2.

31 G 203 178

CERTIFICATE OF DISCHARGE
Entlassungsschein

ALL ENTRIES WILL BE
MADE IN BLOCK LATIN
CAPITALS AND WILL BE
MADE IN INK OR TYPE-
SCRIPT.

I
PERSONAL PARTICULARS
Personalbeschreibung

Dieses Blatt muss in folgender
weise ausgefüllt werden:

1. In lateinischer Druckschrift
und in grossen Buchstaben.
2. Mit Tinte oder mit
Schreibmaschine.

15809

SURNAME OF HOLDER KIRMANN
Familiennamen des Inhabers

DATE OF BIRTH 13.5.26
Geburtsdatum (DAY) MONTH/ YEAR

CHRISTIAN NAMES Roger
Vornamen des Inhabers

PLACE OF BIRTH Strassburg/Elsass
Geburtsort

CIVIL OCCUPATION Klempner
Beruf oder Beschäftigung

FAMILY STATUS SINGLE † Ledig
Familienstand ~~MARRIED~~
~~WIDOW(ER)~~ ~~VERMARRIED~~
~~DIVORCED~~ ~~GESCHIEDEN~~

HOME ADDRESS Strasse Castel 299
Heimatanschrift Ort Elschofsheim
Kreis Molsheim
Regierungsbezirk/Land/
Strassburg/Elsass

NUMBER OF CHILDREN WHO ARE MINORS
Zahl der minderjährigen Kinder keine

I HEREBY CERTIFY THAT TO THE BEST OF
MY KNOWLEDGE AND BELIEF THE PARTI-
CULARS GIVEN ABOVE ARE TRUE.
I ALSO CERTIFY THAT I HAVE READ
AND UNDERSTOOD THE "INSTRUCTIONS TO
PERSONNEL ON DISCHARGE" (CONTROL
FORM D.1).

Ich erkläre hiermit, nach bestem Wissen und Gewissen,
dass die obigen Angaben wahr sind.
Ich bestätige ausserdem, dass ich die „Anweisung
für Soldaten und Angehörige Militärärztlicher
Organisationen“ u.s.w. (Kontrollblatt D.1) gelesen
und verstanden habe.

SIGNATURE OF HOLDER Roger Kirmann
Unterschrift des Inhabers

II
MEDICAL CERTIFICATE
Ärztlicher Befund

DISTINGUISHING MARKS NARBE U. U. ARM
Besondere Kennzeichen

DISABILITY, WITH DESCRIPTION SCHWERERENFAS
Dienstunfähigkeit, mit Beschreibung

MEDICAL CATEGORY Arbeitsfähig
Tauglichkeitsgrad

I CERTIFY THAT TO THE BEST OF MY KNOW-
LEDGE AND BELIEF THE ABOVE PARTI-
CULARS RELATING TO THE HOLDER ARE TRUE
AND THAT HE IS NOT VERMINOUS OR
SUFFERING FROM ANY INFECTIOUS OR
CONTAGIOUS DISEASE.

Ich erkläre hiermit, nach bestem Wissen und Gewissen,
dass die obigen Angaben wahr sind, dass der Inhaber
ungezeffert ist und dass er keinerlei ansteckende
oder übertragbar Krankheit hat.

SIGNATURE OF MEDICAL OFFICER Ulrich Weisse
Unterschrift des Sanitätsoffiziers

DR ULRICH WEISSE
UNTERARZT

NAME AND RANK OF MEDICAL OFFICER
IN BLOCK LATIN CAPITALS
Zuname/ Vorname/ Dienstgrad des Sanitätsoffiziers
(In lateinischer Druckschrift und in grossen Buchstaben)

P.T.O.
Bitte wenden.

† DELETE THAT WHICH IS INAPPLICABLE
Nichtzutreffendes durchstreichen

WL 312200720 2,001M HPL 61-0007

Certificat de libération

III
PARTICULARS OF DISCHARGE
Entlassungsvermerk

THE PERSON TO WHOM THE ABOVE PARTICULARS REFER
Die Person auf die sich obige Angaben beziehen

WAS DISCHARGED ON (Date) 13 VI 1946 FROM THE
wurde am (Datum der Entlassung) vom/von der " SS M entlassen

DISCHARGEABLE

RIGHT THUMBPRINT
Abdruck des rechten Daumens



CERTIFIED BY John Y. Bohn
Beglaubigt durch
NAME, RANK AND
APPOINTMENT OF
ALLIED DISCHARGING
OFFICER IN
BLOCK CAPITALS

OFFICIAL
EMBOSSED
SEAL
Amtliche
Einprägung

BABENHAUSEN
DEF-E-12

* INSERT "ARMY," "NAVY," "AIR FORCE," "VOLKSSTURM," OR PARAMILITARY
ORGANIZATION, e.g., "R.A.D.," "N.S.F.K.," ETC.
Wehrmachtteil oder -Gliederung der die Einheit angehört, z.B. „Heer“, „Kriegsmarine“,
„Luftwaffe“, „Volkssturm“, „Waffen SS“, oder „R.A.D.“, „N.S.F.K.“, u.s.w.

Klein RM Entlassungsgeld gezahlt
DISCHARGE-PAY. May
1946

FICHE DE DÉMOBILISATION

N° de la fiche 367/4

Exemplaire n° 1

CENTRE DE DÉMOBILISATION de Centre de Libération des Prisonniers de Guerre de Strasbourg

(2) _____

Arme : _____ Grade : _____

NOM : Kimmann

PRENOMS : Roger

Né le 13 5 1926 à Strasbourg

Nationalité (1) : Français de naissance, naturalisé, ne justifiant d'aucune nationalité (article 3 de la loi de recrutement).

Situation de famille (1) : Célibataire - marié - veuf - divorcé - enfants

Profession exercée avant les hostilités : Surveillant

Adresse avant les hostilités : Bischoffsheim n° 393

Adresse où se situe l'intéressé : _____

L'intéressé a-t-il du travail dans sa profession à l'adresse indiquée : _____

Bureau de recrutement : Strasbourg

Número matricule de recrutement : _____ ou, à défaut, localité dans

laquelle a été passé le conseil de révision : _____

Centre mobilisateur, ou unité, ou dépôt, rejoint au moment du dernier appel

sous les drapeaux (1) : Incorporé le 8-2-44

Date à laquelle il a rejoint cette formation : _____

Unité ou corps d'affectation (3) : Tussonny le 9-2-1944

Emploi au corps : _____ Spécialité : _____

Fait prisonnier à Liban le 19-6-1946

Dernier camp de prisonniers où l'intéressé a séjourné : _____

Numéro d'immatriculation au camp de prisonniers : _____

Le titulaire déclare avoir (ou n'avoir pas) (1) perçu de traitement civil ou



salaire durant sa mobilisation.

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Département.

(3) Si il s'agit d'un affecté spécial, indiquer l'établissement employeur.

Service Cartes (14-144) (100-000)

EMPREINTES DES DEUX DOIGES	SIGNATURE DE L'INTERESSE
	

REMARQUES IMPORTANTES

- 1° En aucun cas la présente fiche ne peut tenir lieu de titre de paiement pour la prime de démobilisation.
- 2° La présente fiche ne donnera droit au transport gratuit que pendant 15 jours à compter du (1).
- 3° L'intéressé a perçu (2) :
 - les effets civils suivants : 1 pantalon drap. 1 chemise.
 - 1 veston drap. 1 paire de chaussettes.
 - 1 béret. 1 jersey.
 - 1 enfleçon. 1 paire de brodequins.
 - paquets de tabac.
 - paquets de cigarettes.
 - journées de tickets d'alimentation.
 - la somme de _____ et la prime de démobilisation.

STAMPES le 21-6-1946



(1) En ce qui concerne les démobilisés à retour différé (qui ne peuvent rentrer immédiatement dans leur résidence définitive pour une raison majeure autre que de convenances personnelles), l'utilisation ultérieure de la fiche de démobilisation sera (justifiée au moment du besoin par une nouvelle mention portée par l'autorité militaire. Cette nouvelle mention fixera une nouvelle validité de 15 jours à partir de la date de mise en route sur la résidence définitive d'avant guerre.

(2) Rayer les mentions sèches.